Livraison 1ère. 5e SÉRIE. Tome 1.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JANVIER 1894.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1894.

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1894.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:
1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

CAUSERIES DU LUNDI.

SAINTE-BEUVE.

M. GASTON DOUSSAN.

Mr. Sainte Beuve, dans ses admirables Causeries du Lundi, nous entretient des plus grands écrivains dont la littérature française puisse s'enorgueillir. Ce qui nous frappe le plus, dans les savantes appréciations de

cet éminent critique, c'est cet esprit d'impartialité, ce tact exquis, cette précision dans la pensée, cette correction de style, en un mot, toutes les belles qualités qui font de lui un maître dans l'art si difficile d'apprécier et de juger les œuvres des écrivains illustres qui ont fait époque dans l'histoire littéraire de la France.

Nous n'avons pas la prétention, dans une étude aussi restreinte que celle que nous entreprenons aujourd'hui, de suivre M. Sainte Beuve dans la critique des nombreux écrivains qui font partie des Causeries du Lundi. Ce que nous voulons, en nous livrant à ce petit travail, c'est de faire goûter, comme elles méritent de l'être, les appréciations remarquables du grand critique français sur quelques noms illustres.

Comme il sait, par exemple, après l'exposé remarquable d'une belle œuvre, nous en faire admirer toute la grandeur, toutes les beautés, mais aussi, avec quelle finesse de jugement, quel esprit supérieur de critique, sait-il aussi en saisir les moindres imperfections ? Dans les confessions de Jean Jacques Rousseau, en citant quelques beaux passages de ce livre dont il admire le style, en maints endroits, il ne manque pas de nous dire que Rousseau n'a pas l'élévation première, qu'il n'est pas tout-à-fait et tant s'en faut ! ce qu'on appelle un enfant bien né ; il a un penchant au vice et à des vices bas ; il a des convoitises honteuses et cachées qui ne sentent pas le gentilhomme ; il a de ces longues timidités qui se retournent tout d'un coup en effronteries de polisson et de vaurien comme il s'appelle ; en un mot, il n'a pas cette sauvegarde de l'honneur que M. de Chateaubriand eut dès l'enfance, comme une sentinelle vigilante à côté de ses défauts.

Mais comme il revient bien vite à l'éloge de ce grand homme. " Le pittoresque de Rousseau, dit-il, est ferme

et net, même aux plus suaves instants ; la couleur y porte toujours sur un dessin bien arrêté ; ce Genevois est bien de la pure race française."

Vauvenargues est pour Sainte Beuve un des plus grands esprits du dix-huitième siècle. Il parle en magnifiques termes de "cet homme jeune et déjà mûr, de la pureté de son style, de la sérénité de ses pensées, de ses hautes vues philosophiques, de son grand cœur, et de cette vaste intelligence qui semblait être faite pour tout comprendre et tout embrasser." Vauvenargues s'exprimait dans le langage noble et élevé des grands hommes du siècle précédent. Il mourut à la fleur de l'âge, après avoir frappé d'étonnement et d'admiration, Voltaire, ce roi des sceptiques, ainsi que tous ses illustres contemporains.

"Si vous avez, disait Vauvenargues à un jeune ami, quelque passion qui élève vos sentiments, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère."

Sainte Beuve nous dit avec raison qu'il semblait que ce grand esprit ait résumé toute sa philosophie, tout son système, dans ces quelques paroles dignes du plus illustre sage de l'antiquité : "Les grandes pensées viennent du cœur."

Les Mémoires de Saint Simon intéressent vivement Sainte Beuve. Il nous montre le duc de Saint Simon à la cour de Louis XIV, notant avec un soin infini les faits et gestes de tous ces vils courtisans, qui ne se doutaient guère avoir auprès d'eux un aussi fin observateur de la nature humaine, épiant et notant avec une joie maligne et une grande sincérité, jour par jour, heure par heure, toutes leurs bassesses, toute leur vénalité, toutes leurs infamies.

Pour donner une idée de l'esprit d'intrigue du duc de

Saint Simon, M. Sainte Beuve nous fait remarquer qu'à propos d'une querelle d'étiquette et de prérogative qu'il avait eue à la cour, Louis XIV n'avait pu s'empêcher de faire observer que c'était une chose étrange, que depuis qu'il avait quitté le service M. de Saint Simon ne songeât qu'à étudier les rangs et à faire des procès à tout le monde.

Ce qui frappe le plus M. Sainte Beuve, dans les Mémoires du duc, c'est la sincérité qui y règne en maîtresse absolue. Ainsi Saint Simon ne craint pas d'y faire son *meâ culpâ* en s'écriant: "La vérité je l'ai eue en vue jusqu'à lui sacrifier toutes choses; c'est même cet amour de la vérité qui a le plus nui à ma fortune; je l'ai senti souvent, mais j'ai préféré la vérité à tout, et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement; je puis dire encore que je l'ai chérie jusque contre moi-même."

En présence d'un pareil témoignage, les mémoires du duc de Saint Simon acquièrent une grande valeur, en raison de la sincérité avec laquelle ils sont écrits, car il n'y a pas à douter de la véracité d'un homme qui a donné durant sa vie entière les plus grandes preuves de son attachement à la vérité, au point même de se faire beaucoup de tort dans l'esprit d'un roi doué d'un caractère très entier et surtout très vindicatif.

Nous avons, à n'en pas douter, en lisant les Mémoires de Saint Simon, une peinture fidèle, exacte, des événements principaux qui se sont passés à la cour de Louis XIV avec des appréciations inestimables sur tous ceux qui y ont joué un certain rôle.

Sainte Beuve nous cite quelques fragments de ces Mémoires remarquables. Choisissons-en quelques-uns pour les faire apprécier, et faire reconnaître ensuite la justesse des réflexions de ce critique distingué.

Ceux que nous avons choisis nous représentent l'état

de la cour à la mort de Monseigneur, héritier direct de Louis XIV.

"A l'autre bout," dit Saint Simon, "dans les premières pièces, c'est-à-dire les plus éloignées du salon des princes, sont les valets, contenant mal leurs mugissements, et désespérés de la perte d'un prince si vulgaire, si fait exprès pour eux. Parmi ces valets désolés, il s'en glisse d'autres plus avisés, envoyés là par leurs maîtres pour voir et observer; les Figaros du temps, accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient.

"Puis en avant, après les valets, venaient les courtisans de toute espèce: 'Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté.'......"

Plus loin M. Saint Beuve nous décrit, avec talent, M. de Saint Simon, savourant une vengeance longuement et savamment préparée, ne dormant plus de la joie qu'il éprouve en pensant au jour glorieux pour lui où viendra la disgrâce du duc du Maine. Il assiste, le 26 août 1718, à cette vengeance tant attendue, et nous ne pouvons mieux donner une idée exacte de sa joie féroce qu'en citant ses propres paroles.

"Contenu de la sorte," dit-il, "attentif à dévorer l'air de tous, présent à tout et à moi-même, immobile, collé sur mon siége, compassé de tout mon corps, pénétré de ce que la joie peut imprimer de plus sensible et de plus vif, du trouble le plus charmant, d'une jouissance la plus démesurément et la plus persévéramment souhaitée, je suais d'angoisse de la captivité de mon transport, et cette angoisse même était d'une volupté que je n'ai jamais ressentie ni devant ni depuis ce beau jour. Que les plaisirs des sens sont inférieurs à ceux de l'esprit, et

qu'il est véritable que la proportion des maux est celle-là même des biens qui les finissent."

Restons-en, dit M. Sainte Beuve, sur cet incroyable aveu de jubilation, puis il ajoute : " Tel est cet homme qui ne ment pas, qui ne dissimule pas, qui ne se fait pas meilleur qu'il n'est, et qui se trahit lui-même par son pinceau comme il traduit les autres."

Saint Simon, d'après Sainte Beuve, malgré tous ses défauts, car s'il faut en juger par cette dernière citation le duc était d'un caractère violent et passionné, n'en était pas moins juste dans la plupart de ses appréciations des hommes de son époque, et s'il faut en rabattre de son jugement sur une partie de ses Mémoires, il n'en reste pas moins vrai sur l'ensemble.

Ce qu'il avait le plus en horreur c'était la bassesse, la servilité, le mensonge, l'hypocrisie et l'infamie de gens qui auraient sacrifié, sans scrupules, le bien de l'état à leur intérêt personnel.

En terminant, Sainte Beuve ne craint pas de déclarer Saint Simon le plus grand écrivain de la noblesse française, la plume la plus fière, la plus libre, la plus honnête, la plus vigoureusement trempée et la plus éblouissante de son époque ; en un mot, une des premières gloires de la France.

Passant à Madame de Staal Delaunay, M. Sainte Beuve nous cite d'elle ces tristes paroles : " Je vois les maux, et je ne les sens plus."

Puis, plus loin, à un retour du printemps, il lui échappe, dit-il, ce mot terrible : " Quant à moi je ne m'en soucie plus (de printemps); je suis si lasse de voir des fleurs et d'en entendre parler, que j'attends avec impatience la neige et les frimas."

Comme on sent dans ces paroles la lassitude, l'indifférence et le dégoût des choses de ce monde. Aussi Sainte

Beuve ajoute: "Il n'y a plus rien après une telle parole."

Il n'y a plus rien après une telle parole, et pourtant qu'est-ce que Sainte Beuve écrit lui-même dans les Pensées qui se trouvent à la fin de son ouvrage intitulé : "Derniers Portraits." "Je suis arrivé," dit-il, "dans la vie à l'indifférence complète. Que m'importe pourvu que je fasse quelque chose le matin, et que je sois quelque part le soir."

Ces paroles ne sonnent-elles pas comme un glas? Lui si gai, si pétillant d'esprit et de finesse, lui le grand, l'immortel critique dont les Causeries du Lundi sont dans la pensée, dans le souvenir, de tous ceux qui aiment ce qu'il y a de noble, d'élevé, de spirituel en littérature. Comment peut-il, après tant d'étude, après tant de travaux, après tant de gloire, comment peut-il, disons-nous, en arriver à une aussi désolante conclusion: l'indifférence complète? Est-ce là le résultat de tant de connaissances, de tant de science, de tant de talent? Mais s'il en était ainsi, nous ferions tout aussi bien de désespérer de la Science et de l'Erudition, puisqu'elles ne nous mèneraient qu'à l'égoïsme brutal, et à l'indifférence complète qui tue le corps aussi bien que l'esprit en anéantissant tout ce qu'il y a de meilleur en nous. Mais nous préférons voir dans ces tristes lignes de M. Sainte Beuve la simple boutade d'un grand esprit malade, fatigué peut-être vers la fin de ses jours par l'égoïsme et l'indifférence de ceux qui l'entouraient.

Cnmme nous préférons à cette triste réflexion cette réminiscence de Mignon, écrite, en vue de Naples, le 31 mai 1839: "Oh! vivre là, y aimer quelqu'un, et puis mourir!"

Citons encore cette jolie pensée qui nous montre jusqu'à quel point il était passé maître dans l'art de s'exprimer d'une façon neuve et originale:

" Assembler, soutenir et mettre en jeu à la fois dans un instant donné le plus de rapports, agir en masse et avec concert, c'est là le difficile et le grand art, qu'on soit général d'armée, orateur ou écrivain. Il y a des généraux qui ne peuvent assembler et manœuvrer plus de dix mille hommes, et des écrivains qui ne peuvent manier qu'une, ou tout au plus deux idées à la fois."

Voyons maintenant ce que dit en fait de critique le maître des maîtres, celui qui a fait les délices de toute une génération et qui continuera à être lu, apprécié et admiré des lettrés désireux de s'instruire, par le langage éclairé d'un des meilleurs écrivains de notre siècle.

Je pense sur la critique, dit Sainte Beuve, deux choses qui semblent contradictoires et qui ne le sont pas :

1o. — " La critique n'est qu'un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres."

2o. — " La critique telle que je l'entends et telle que je voudrais la pratiquer, est une invention, une création perpétuelle."

Nous terminerons par cette jolie définition de la critique. Ne prouve-t-elle pas l'esprit novateur, scientifique et naturel de l'illustre académicien, nous pourrions même dire du plus grand critique du dix-neuvième siècle ?

GASTON DOUSSAN.

Séance de Rentrée—29 Septembre 1893.

Présidence de M. Alcée Fortier.

La séance est ouverte à huit heures.

M. le Président.—Je suis heureux, mes chers collègues, au début de cette nouvelle session, d'avoir à vous faire une communication encourageante au sujet de la langue française en Louisiane. Vous vous rappelez que l'enseignement en a été rétabli dans les deux écoles supérieures de jeunes filles à la Nouvelle-Orléans. La même mesure vient d'être adoptée à l'école supérieure des garçons. Un cours de français a été aussi institué à l'école normale. Voilà certainement des causes d'encouragement pour nous; car, il est évident que l'Athénée peut revendiquer une part d'influence dans ces déterminations. Nos efforts pour le maintien de la langue française parmi les Louisianais, ont attiré l'attention de nos concitoyens, et, pour rendre justice à nos compatriotes d'origine anglo-saxonne, je dois dire qu'ils ne sont pas les moins empressés à louer notre entreprise. Partout où je suis allé dans les campagnes, je me suis fait un devoir de plaider la cause de l'Athénée, et l'on m'a toujours écouté avec sympathie. Persévérons donc, mes chers collègues; si nos contemporains apprécient notre œuvre, il en sera de même de nos descendants; un jour, en voyant tout ce que notre journal aura publié, en lisant l'historique de nos concours, de nos conférences, de nos relations avec les sociétés littéraires et scientifiques des Etats-Unis et de l'étranger, on nous saura gré d'avoir su trouver le temps, au milieu de nos occupations quotidiennes, de travailler au maintien de la langue de nos pères.

Le procès-verbal de la séance du 26 mai est lu et adopté.

M. le Président annonce qu'à la prochaine réunion on entendra la lecture d'un travail de M. Doussan sur les Lundis de Sainte-Beuve.

M. le Dr. Devron a adressé son étude sur les portraits de Christophe Colomb à différentes notabilités du monde des lettres et à des sociétés s'occupant de travaux historiques. Il donne la liste des personnes et des sociétés dont les accusés de réception lui sont parvenus :

La bibliothèque du Congrès, Washington.

William Elroy Curtis, président du Bureau des Républiques américaines à Washington, et directeur de l'Exposition latine à Chicago.

Juan Perez de Guzman.

La Ilustracion de Madrid.

Tichnor Library de Boston.

Henry Harrisse, américaniste distingué de Paris, franco-amérieain né à New York ; écrit indifféremment en français ou en anglais, ou en espagnol.

Nestor Ponce de Leon, avocat, publiciste, de Cuba ; écrit en espagnol et en anglais ; il envoie son travail sur les caravelles de Colomb.

Ex-juge Daly, LL. D., président de la Société de géographie américaine. Il envoie sa conférence sur les portraits de Colomb : "Have we a portrait of Columbus ?"

Prof. James D. Butler, LL. D., vice-président de la Société historique du Wisconsin. Portraits de Christophe Colomb.

Harvard College à Cambridge près de Boston.

Justin Winsor, bibliothécaire de l'Université de Harvard ; éditeur du Narrative and Critical History of America.

William F. Poole, bibliothécaire, Newberry Library.

Révérend Edward D. Neil, président du Collège Macalester, St-Paul, Minnesota; envoie son article sur Hennepin et ses écrits.

Société historique de l'Etat du Wisconsin. M. le Dr. Devron est élu membre correspondant de cette société.

Sur l'invitation de M. le Président, M. Rouen rend compte de ce qui s'est passé, quand il a remis la médaille décernée par l'Athénée aux élèves des Ecoles Supérieures, qui ont montré le plus de zèle dans l'étude de la langue française. Je crois, dit-il, que notre Société, en accordant cette marque de distinction, est entrée dans une excellente voie. Cela nous met en contact avec un public différent de celui qui est habitué à assister à nos solennités annuelles. J'ai pris la parole en anglais; j'ai cherché à bien faire comprendre le but que s'est toujours proposé l'Athénée. On s'est convaincu, en m'écoutant, que nous n'avions aucune rivalité contre la langue anglaise, et qu'au contraire nous nous faisions un point d'honneur de la parler comme nos concitoyens d'origine anglo-saxonne. Mes paroles ont été accueillies avec un véritable enthousiasme. Je me suis retiré en me disant que l'Athénée devrait faire tous les sacrifices possibles, pour continuer, en offrant des médailles, chaque année, d'encourager l'étude de la langue française dans les écoles supérieures de la ville.

Notre collègue, M. Grima, était chargé de remplir la même mission que moi à l'école de l'Union Française. Je regrette qu'il ne soit pas ici pour vous dire lui-même le chaleureux accueil qui lui a été fait; il est parti pour l'Europe, mais j'espère qu'il sera bientôt de retour parmi nous.

L'ajournement est prononcé.

Séance du 27 Octobre 1893.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Ouverture de la séance à huit heures un quart.

Lecture du procès-verbal.

M. le Président pense qu'il serait utile d'indiquer la date des séances où des médailles ont été décernées par l'Athénée aux Ecoles Supérieures publiques du haut et du bas de la ville, ainsi qu'à celle de l'Union Française.

M. Rouen dit qu'il a présenté la médaille à l'Ecole Supérieure du haut de la ville le 19 juin, et à celle du bas de la ville le 21 juin. M. Grima s'est acquitté de la même mission auprès de l'Ecole de l'Union Française à la fin de juin.

La parole est à M. Gaston Doussan pour lire son travail sur les Lundis de Sainte-Beuve. L'auteur, après avoir considéré dans leur ensemble, les productions hebdomadaires du célèbre critique, s'arrête spécialement sur ce qu'il dit de St. Simon et de Jean-Jacques Rousseau. Il termine en reproduisant la définition que donnait Sainte-Beuve de la critique littéraire selon sa manière de la comprendre.

Ajournement.

Séance du 10 Novembre 1893.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures dix minutes la séance est ouverte.

M. Danion, se recommandant de M. Jules Desfontaines, assiste à la réunion ; M. le Président le présente à ses collègues, et l'invite à prendre la parole.

Si vous le voulez bien, Messieurs, dit M. Danion, je parlerai de M. Ludoric Halévy. Ce charmant écrivain est l'auteur d'une foule de petites *Nouvelles* et de nombreux libretti d'opéras-comiques. On a beaucoup parlé de son *Abbé Constantin* qui lui a ouvert les portes de l'Académie ; mais pour moi c'est surtout dans ses autres écrits que l'on voit la vraie nature de son talent. Permettez-moi de vous lire une de ses *Nouvelles* ayant pour titre *Le Rêve.*

L'Assemblée écoute avec plaisir la lecture de cette œuvre d'imagination écrite d'une main légère, et pleine de gaîté.

M. Grima dit quelques mots du voyage qu'il vient de faire en France et en Suisse. M. le Président l'invite à lire à la prochaine séance un de ces petits poèmes naïfs et naturels comme il sait si bien les faire. M. Grima, sans s'engager d'une manière positive, dit qu'il essayera de répondre à l'invitation de M. le Président.

M. le Dr. Devron, chargé de représenter l'Athénée au banquet des bouchers, rend compte de sa participation à cette fête annuelle. Il a eu le plaisir d'y rencontrer M. le Consul de France, et il ne saurait trop se féliciter d'en avoir fait la connaissance. Il a rencontré en lui un homme d'une grande affabilité, sympathique aux efforts que fait l'Athénée pour conserver la langue française en Louisiane.

M. le Dr. Le Monnier communique les observations qu'il a faites au sujet d'un insecte qui coupe les branches du pacanier, et cause ainsi de grands dégâts. Il y a déjà quelques années que M. le général Beauregard présenta des branches du même arbre, et fit remarquer qu'elles étaient coupées circulairement avec une netteté et une délicatesse extraordinaires.

M. le Dr. Devron dit que ce n'est pas par un pur

instinct de destruction que l'insecte coupe ces branches. Il y dépose ses œufs, et comme ceux-ci ont besoin d'être mis en contact avec le sol pour éclore, il coupe la partie de la branche à laquelle ils adhèrent; dès que les larves naissent, ils pénètrent dans la terre.

La séance est levée.

Séance du 24 Novembre 1893.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

M. G. B. d'Anglade, le consul de France à la Nouvelle-Orléans, assiste à la séance. M. le Président le présente à ses collègues et, en lui souhaitant la bienvenue, il ajoute que les consuls français ont été les amis de l'Athénée et qu'il espère que M. d'Anglade voudra bien accepter le titre de membre honoraire de notre société.

M. d'Anglade répond qu'il est flatté de l'accueil bienveillant qui lui est accordé et promet de travailler avec nous; il exprime aussi le désir de prendre place parmi les membres actifs de l'Athénée.

M. le Président annonce que M. le Dr. Mercier, le secrétaire perpétuel de l'Athénée, est assez souffrant et que malgré toute sa bonne volonté et son dévouement, il lui sera impossible d'assister à la réunion de ce soir, M. Bussière Rouen ayant été chargé de remplacer le Secrétaire absent.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 10 novembre.

M. Fortier lit un chapitre de son nouvel ouvrage, intitulé: "L'histoire de la littérature française." Ce chapitre a pour titre : "Rousseau et l'Emile," et contient une crititique juste et sérieuse de celui qui, comme le dit M. le professeur Fortier, osa, le premier, publier une confession entière de ses moindres actions, sans en enlever les détails intimes et repoussants ; cependant, ajoute M. Fortier, l'Emile devrait être lu par tous les professeurs car, malgré ses nombreux paradoxes, cet ouvrage marque une ère nouvelle dans l'enseignement et, par son influence, bouleversa certains mauvais systèmes de l'époque.

La lecture de cette belle analyse intéresse profondément les membres, lesquels félicitent le président d'avoir si bien traité ce sujet. M. le consul joint ses félicitations à celles des collègues de M. Fortier.

M. Bussière Rouen soumet la candidature de M. le consul G. B. d'Anglade, comme membre actif de l'Athénée ; il demande une suspension des règlements et propose d'élire M. d'Anglade, séance tenante. Cette double motion est mise aux voix et adoptée.

M. d'Anglade remercie les membres de l'Athénée et offre de leur dire, à la prochaine réunion, quelques mots sur un sujet d'actualité: "Les Iles Hawaï."

Cette proposition est acceptée avec empressement, et M. le Président remercie M. d'Anglade de son amabilité et de son zèle.

L'ajournement est prononcé.

Séance du 8 Décembre 1893.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

M. le Dr. Félix A. Larue est invité à assister à la séance.

M. le Dr. Mercier, secrétaire perpétuel, étant toujours souffrant, M. Rouen est prié de le remplacer.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 24 novembre 1893.

D'après l'ordre du jour, la parole est donnée à M. d'Anglade, pour faire une causerie sur les Iles Hawaï.

M. d'Anglade commence en disant qu'il ne fera ni un discours ni une conférence, mais simplement une petite causerie sur la question hawaïenne. Il est resté quatre ans aux Iles Hawaï, ce qui lui a permis d'en faire une étude sérieuse. Il y a environ quatorze mois qu'il a laissé ce pays et c'est pour cela qu'il ne parlera que d'une manière générale des événements qui s'y passent dans le moment.

Il y a sept îles, lesquelles forment un archipel où la population est la même partout ; quant à la formation de ces îles, il y a deux opinions bien divisées :

La première théorie est qu'autrefois il existait un grand continent qui fut submergé depuis et dont les sommets sont maintenant les Iles Hawaï ; mais, la seconde explication donne à ces îles une formation purement volcanique, à base de coraux sur laquelle la lave des volcans s'est accumulée et, ce qui semble prouver ceci, c'est qu'à cinquante centimètres de la surface du sol on trouve de la lave pure.

M. d'Anglade penche pour la dernière explication

comme étant la meilleure, mais dit-il, après tout, ce ne sont que des suppositions.

L'île la plus septentrionale est l'île la plus ancienne, et ainsi de suite; la moins ancienne, celle qui s'appelle l'île Hawaï, a un volcan en activité et ce volcan communique, sans doute, avec le continent, car, quand les volcans de l'Amérique du Sud sont en éruption, celui de l'île Hawaï s'arrête; ce qui ferait croire que ces volcans ont un foyer commun.

Les îles Hawaï ont été découvertes en 1527 par des navigateurs espagnols et elles se trouvent sur une vieille carte de 1555, laquelle est actuellement dans les archives de Madrid; mais on doit attribuer au capitaine Cook l'honneur de les avoir fait réellement connaître. La mort de ce navigateur anglais attira l'attention du monde sur cet archipel pour ainsi dire inconnu.

On a beaucoup parlé de l'assassinat du capitaine Cook, mais tout fait croire que cet explorateur ne fut tué que parce que, manquant de bois, au lieu d'aller en couper dans la forêt voisine, il s'amusa à détruire un temple érigé sur le rivage par les habitants. Cette action souleva la population et causa la mort du capitaine. Ce triste incident fut cependant la cause réelle de l'immigration qui se déclara aussitôt.

M. d'Anglade semble croire aussi que les chiffres donnés par le capitaine Cook sur la populatiou de ces îles, à cette époque, sont exagérés et il explique l'erreur du navigateur comme suit: Les habitants voyant pour la première fois les gros navires anglais, la curiosité les attira sur le rivage, en grand nombre; le capitaine Cook se basant sur le nombre de ceux qui se trouvaient devant lui et oubliant que l'île devait être déserte à l'intérieur à ce moment, forma ainsi une appréciation fondée sur des données qui paraissent incorrectes et invraisemblables.

Les familles de chefs se sont continuées à travers les âges et, petit à petit, il s'est formé une noblesse physique de sélection.

En 1795 parut Kamehameha, un grand chef de la vallée de l'île Hawaï. Cet homme, remarquable de toutes les manières, aidé de quelques Anglais ignorants, éveilla l'ambition chez ses guerriers, les instruisit et finit par établir son pouvoir sur tout l'archipel. Quelques personnes trop complaisantes l'ont surnommé "Napoléon du Pacifique;" cependant, nous devons reconnaitre en lui un génie. Kamehameha créa des lois justes, établit un système financier et, à cause de cela, est demeuré dans le cœur de ses concitoyens, comme le plus bel exemple de grandeur et de noblesse.

C'est en 1820 que les Américains foulèrent, pour la première fois, le sol hawaïen. Des missionnaires de Boston vinrent s'établir dans ces îles et, peu de temps après, arrivèrent aussi des missionnaires français et anglais. Ces trois missions se placèrent en face les unes des autres et se disputèrent la suprématie dans le pays.

M. d'Anglade ne s'occupe pas des événements qui se passèrent dans ces îles de 1820 à 1874; il nous dit que dans cet espace de temps il y eut de bons rois et de mauvais rois.

En 1874, la famille royale des Kamehameha s'est éteinte et le peuple fut appelé à élire un roi. Le choix tombant sur Kalakaua ne pouvait être meilleur, car, la grande prospérité dont jouissent, dès ce moment, les Iles Hawaï, est due entièrement à la sagesse de ce patriote. C'est lui qui forma avec les Etats-Unis le traité de 1876, lequel, par suite des avantages énormes qu'il accordait aux sucres hawaïens, enrichit la partie intelligente des habitants et donna un nouvel essor à la culture de la canne à sucre.

Kalakaua fit un grand voyage dans l'Europe pour rendre visite à ses cousins, les monarques et chefs d'états ; et, c'est à cette occasion que M. d'Anglade le rencontra à un dîner donné par M. de Lesseps. Ce roi, nous dit l'orateur, avait fort bonne mine et ressemblait à un milord anglais. Malheureusement pour lui, le monarque canaque revint de son voyage avec des idées de luxe et mit sa cour sur un tel pied qu'une certaine partie de ses sujets se révolta, du moins très pacifiquement, et lui imposa une constitution qu'il se vit forcé d'accepter et qu'il supporta loyalement jusqu'à sa mort. Cette constitution créait une royauté parlementaire et accordait au parti étranger la suprématie qu'il désirait depuis longtemps, mais par suite du mécontentement d'environ 10,000 Portugais, la majorité se déplaça de nouveau et se retrouva du côté du parti de la famille royale. C'est alors qu'on parla, pour la première fois, d'annexer ces îles aux Etats-Unis, ce qui sembla plaire assez au parti étranger, surtout qu'à ce moment le bill McKinley devenait exécutoire et réduisait à rien les profits sur les sucres hawaïens.

Kalakaua mourut à San-Francisco en janvier 1891 ; il était venu en Amérique pour régler différentes choses, et quelques excès hâtèrent sa mort. Ses restes furent transportés à bord d'un bâtiment américain et arrivèrent à Honolulu avant la nouvelle de sa mort. Le jour même, sa sœur, Liliokalani monta sur le trône et fut acclamée par la population.

L'instruction aux îles Hawaï, est obligatoire depuis longtemps ; mais les habitants sont très paresseux et ne comprennent pas qu'on doive travailler. Les Canaques sont paisibles et l'effusion de sang annoncée dernièrement par les journaux parait ridicule et impossible à celui qui

connaît le caractère de ces gens qui ne demandent rien pourvu qu'on les laisse en paix.

La population des îles est de 90,000 âmes et est divisée comme suit :

Canaques 40,000, étrangers 50,000.

Sur ces 50,000 étrangers il y a 25,000 ou 30,000 Japonais et Chinois qui viennent travailler aux îles pendant quatre ou cinq années et s'en retournent dans leur pays.

Sur les autres 20,000 étrangers il y a 9,000 Portugais, 1928 Américains (comprenant les femmes et les enfants et 1298 hommes,) 1300 Anglais, 1300 Allemands et quelques Suédois et Français. Ces chiffres sont d'après le recensement de 1890, lequel fut fait avec beaucoup de soin.

Dans les 40,000 Canaques il y a environ 20,000 électeurs ce qui leur donne une grande majorité; et aussi, quand la reine proposa de changer la constitution et de rendre aux rois tout le pouvoir qu'ils possédaient avant l'avènement de Kalakaua, la révolution, toujours pacifique, éclata de nouveau, et la reine ne pouvant tirer profit de la majorité canaque, à cause de la constitution, se retira dans sa maison de campagne. Un gouvernement provisoire fut établi.

La morale, aux Iles Hawaï, est assez vague et naturellement, en raison du grand nombre d'étrangers, la race change beaucoup. Le Canaque n'est pas noir, il est bronzé et a des traits assez réguliers.

Le climat est très doux pendant l'hiver aux îles Hawaï, et beaucoup d'étrangers venant de l'Ouest des Etats-Unis s'y rendent pendant ces mois où le froid excessif les chasse de chez eux.

Ces îles étaient un paradis et, avant la venue des étrangers, il n'y avait pas d'animaux et d'insectes aux Hawaï. Les vues y sont superbes et le volcan mérite

d'être mentionné tout spécialement. Le cratère est un cirque de quinze kilomètres de circonférence et a 160 mètres de fond.

Malheureusement dans ce pays, la lèpre est à l'état endémique et, malgré les soins qu'on prend, il semble impossible d'enrayer la marche de cette horrible maladie.

M. d'Anglade ne désire dire que quelques mots sur les événements actuels.

La révolution dont on s'occupe dans le moment a été faite par environ trois cents personnes ; dans ce nombre on peut compter cent cinquante Américains. Ceci, comme dirait un avocat, présente un superbe cas international. Ces malheureux Américains sont, selon M. d'Anglade, dans une situation assez critique. S'ils sont naturalisés Hawaïens, il leur est difficile de réclamer la protection des Etats-Unis et, d'autre part, s'ils sont toujours Américains, ils n'avaient pas le droit d'exciter à la révolte.

L'avenir des îles Hawaï est assez difficile à deviner. Il est raisonnable de supposer qu'il peut arriver deux choses : l'annexion aux Etats-Unis ou bien qu'il se constitue un gouvernement local, de race mixte et impossible à prévoir.

La langue canaque est très facile, le même mot exprimant beaucoup de choses.

Cette charmante causerie, dont le secrétaire ne peut donner qu'un résumé, est écoutée avec le plus grand plaisir, et M. d'Anglade termine au milieu des applaudissements de ses collègues.

Il répond volontiers à différentes questions qui lui sont posées et démontre la profonde étude qu'il a faite de ce sujet.

M. le Président prononce ensuite l'ajournement.

Séance du 22 Décembre 1893.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

M. Rouen remplace M. le Dr. Mercier comme secrétaire.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 8 décembre 1893.

M. le Président donne la parole à M. Beer pour qu'il nous dise quelques mots sur certaines publications anciennes ayant rapport à la Louisiane.

M. Beer montre d'abord un numéro de l'année 1857, d'une publication parisienne ayant pour titre "Diogène." Cette revue publiait les portraits et les biographies des hommes célèbres du 19me siècle ; et le numéro de 1857, que montre M. Beer, contient une biographie de Victor Séjour, dramaturge connu, né en 1821 à la Nouvelle-Orléans.

M. Beer lit quelques passages intéressants de cette biographie et présente ensuite à ses collègues une ancienne brochure dans laquelle se trouve le compte-rendu d'un banquet donné par les anciens élèves du collège de Juilly. Dans cette brochure, il est fait mention du Père Viel, natif de la Louisiane, latiniste distingué, dont M. le Dr. Alfred Mercier a publié une biographie dans les "Comptes-Rendus" de l'Athénée.

M. Beer, après avoir donné lecture de l'article ayant rapport à l'auteur de la belle traduction latine du Télémaque, fait la motion que ce passage soit inséré dans le journal de l'Athénée, si toutefois M. le Dr. Mercier n'en a pas fait mention dans son travail sur le Père Viel.

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

Une publication assez ancienne: "L'Annotateur Boulonnais," parle du naufrage d'un vaisseau à la Nouvelle-Orléans. C'est une erreur, l'auteur a voulu sans doute dire que l'accident était arrivé à l'île d'Orléans, dans le St. Laurent, et non à la Nouvelle-Orléans.

"Les Natchez ou la tribu du Serpent" est un mélodrame en trois actes tiré de l'ouvrage de M. de Chateaubriand, qui fut publié en 1827. C'est aussi un assez joli ouvrage dont M. Beer fait remarquer à ses collègues les belles gravures sur acier. Mais dans une de ces gravures il y a une erreur assez grossière, car elle représente sur les bords du Mississippi des rochers d'une grande hauteur qu'on ne trouve pas sur le parcours de ce grand fleuve.

Pour terminer M. Beer montre une petite brochure contenant un conte nègre et que les membres de l'Athénée reconnaissent de suite, comme étant celui que publia, à l'époque, M. le Docteur Alfred Mercier.

M. Beer ajoute que tous les ouvrages dont il a parlé sont achetés par lui, pour faire partie de la division louisianaise de la bibliothèque Howard, dont il est le bibliothécaire. Il promet à l'Athénée de lui faire voir, dans l'avenir, tous les ouvrages se rattachant à la Louisiane; car, il se propose de faire pour la bibliothèque Howard une collection aussi complète que possible de toutes les publications louisianaises ou ayant rapport à la Louisiane.

Les membres remercient M. Beer non seulement de la charmante soirée qu'il leur a fait passer, mais aussi de ses bons sentiments envers l'Athénée.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

LE LYCÉE LAMARTINE.

A M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris.

Mon cher ami, j'ai appris avec une vraie joie que le nouveau lycée de jeunes filles, qui s'ouvre à Paris, s'appelle le Lycée Lamartime. Je vois là plus qu'un titre : j'y vois une promesse, j'oserai presque dire un programme.

Toutes les grandes fondations, placées sous l'invocation d'un mort immortel, ne se contentent pas d'inscrire son nom sur la façade de l'édifice, elles s'inspirent de son esprit, elles font pénétrer son âme dans l'œuvre entière ; ce nom brille au dedans de la maison comme au dehors.

Eh bien ! vous l'avouerai-je ? Il m'a semblé qu'une sorte de renouvellement entrait dans l'enseignement des jeunes filles avec le nom de Lamartine. J'ai senti, à ce nom, se préciser, se formuler en moi quelques idées qui s'agitent dans ma tête depuis longtemps déjà, et je m'aventure à vous les exposer aujourd'hui, non à titre de programme, Dieu me garde de cette prétention ! mais à la façon de ces graines qu'on jette, un peu au hasard, avec l'espoir que quelques-unes ne seront pas stériles.

Les programmes de nos lycées sont pleins et solides. Ils ont le double mérite de constituer une éducation sérieuse pour les femmes, et de répondre à un besoin impérieux de la société moderne.

Le temps n'est plus où, dans la classe moyenne, dans la petite bourgeoisie, les filles se résignaient à une existence toute passive, et acceptaient, comme une nécessité, la gêne, l'oisiveté, souvent même le célibat. Aujourd'hui, elles veulent avoir les mêmes droits que les

filles du peuple. Elles veulent agir, gagner leur vie, gagner leur dot, contribuer au bien-être du ménage. Nos lycées leur en donnent les moyens. Après leurs classes terminées, le professorat, les lettres, les administrations publiques ou privées, le haut commerce, la haute industrie, les mille applications de l'art et de la science, offrent à celles qui en ont besoin, des places honorables et lucratives. Vie matérielle et vie intellectuelle, voilà ce qu'elles doivent à l'enseignement nouveau, et le succès de l'œuvre répond de son utilité: nos lycées regorgent d'élèves.

Le but, cependant, est-il tout à fait atteint? Non. Un fait positif le prouve. Toute une partie de la société française, et non la moins notable, fait défaut dans nos lycées. Parcourons les listes des parents; nous y trouvons des familles de professeurs, de fonctionnaires, de commerçants, d'industriels, de médecins ou de pharmaciens à leur début, c'est-à-dire la petite et moyenne bourgeoisie, la bourgeoisie travailleuse: au-dessus des classes populaires, au-dessous des classes élevées; le niveau s'arrête là.

Que l'aristocratie nobiliaire et l'aristocratie financière nous manquent, je ne m'en étonne pas. Leurs préjugés leur feront longtemps encore repousser la camaraderie de leurs filles avec les élèves de moindre condition, comme une mésalliance. Mais pourquoi n'avons-nous pas pas la classe si nombreuse et si intelligente de la bourgeoisie riche et même aisée? pourquoi n'avons-nous aucune des sommités sociales, professionnelles, artistiques? Pourquoi?

Un mot que m'a cité un de nos derniers ministres de l'Instruction publique m'a éclairé sur un point important. Il demandait à un député de simple bourgeoisie, pourquoi il n'envoyait pas sa fille à un de nos lycées: "*Parce que vous apprenez à vos élèves un tas de choses dont nos filles n'ont que faire.*"

Qu'entendait-il par *nos filles*? Ce qu'on entend par ce terme général: les jeunes filles du monde, les jeunes filles dont la dot est toute prête, la vie toute faite, qui n'auront à y représenter que le goût, l'élégance, l'amour des arts, la distinction des manières, le loisir intelligent, et qui, à ce titre, ont une telle influence sur le jugement du public dans les questions littéraires et artistiques.

Or, nos lycées peuvent-ils se passer de cette sorte d'élite ? Un enseignement public qui ne la comprendra pas, ne sera-t-il pas forcément incomplet? Nul doute. Il faut donc la conquérir à tout prix, il faut la disputer aux cours publics, aux cours privés, aux institutions particulières. Comment? Rien de plus simple. L'Université n'a qu'à s'imiter elle-même. On a établi au Lycée Fénelon, des cours annexes qni fonctionnent à côté et en dehors de l'enseignement ordinaire. Eh bien, qu'on fasse la même chose au Lycée Lamartine, mais autrement. Qu'on y crée des cours annexes, ayant pour objet d'alléger les programmes et de les modifier. Leur allégement permettra aux mères de garder plus longtemps leurs filles à la maison et d'allier l'éducation publique à l'éducation domestique. Leur modification attirera les jeunes filles par la variété et l'agrément des leçons. Cet essai trouverait sa place naturelle au Lycée Lamartime, puisque personne ne représente mieux que notre poète ce dont les jeunes filles des classes élevées ont besoin et ce dont elles n'ont que faire. Il y a, entre elles et lui, une affinité secrète. Pour elles comme pour lui, rien n'arrive à l'esprit sans passer d'abord par le cœur et l'imagination. Lamartine a été poète, historien, orateur, chef de gouvernement, et toujours, sous toutes ces formes, il s'est montré l'homme de l'imagination et du cœur. Relisons donc, sous l'inspiration de ce souvenir, les divers programmet actuels et cherchons.

D'abord l'histoire.

Une première chose me frappe. La disparition de l'histoire sainte. Elle n'existe plus dans les programmes, ni de nom, ni de fait. Autrefois l'histoire sainte était le fondement de toute éducation de jeune fille, c'était trop et trop peu ; aujourd'hui, elle est noyée dans les annales des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, etc. C'est-à-dire qu'on l'a dépouillée de tout ce qui fait l'intérêt, la couleur, le caractère, l'individualité, pour la jeter, sèche et morte, dans la plate réalité de la nomenclature. Les plus grands hommes ne sont plus que des ombres. Les plus grands noms ne sont plus que des étiquettes. Une telle exclusion me semble inexplicable. Au simple point de vue de la poésie, de l'art et de l'histoire, l'Ecriture sainte, n'a-t-elle pas été l'*alma parens* des imaginations et des âmes pendant quinze généra-

tions? N'a-t-elle pas produit une foule de chefs-d'œuvres? Rayer un tel livre de l'éducation des jeunes filles, c'est tarir en elles une des plus pures sources de poésie. C'est briser un des liens les plus sacrés entre elles et nos pères. Quelle heureuse occasion de réparer une telle faute que l'inauguration du Lycée Lamartine! N'a-t-il pas eu, lui, pour premiers maîtres, sa mère et l'Ecriture Sainte? Faisons donc revivre en son nom, dans l'imagination de nos jeunes filles, les sublimes figures de Moïse et d'Abraham, les touchantes histoires d'Esther, de Ruth, de Joseph... ne fût-ce que pour leur apprendre à mieux goûter Racine, Fénelon, Bossuet, Le Poussin, Rembrandt, Raphaël, Michel-Ange, tous les grands génies enfin qui se sont inspirés de l'Ecriture Sainte?

Après l'histoire sainte, l'histoire de France.

Elle occupe trop peu de place dans les programmes actuels. A partir de la quatrième année, elle rentre dans l'histoire générale; c'est le contraire qu'il faudrait. Que les annales des autres nations figurent et tiennent un rang important dans l'enseignement historique, rien de plus juste; mais à la condition que notre histoire à nous en reste la base, le centre, le pivot. Pourquoi? Parce que notre premier devoir est de faire de nos élèves, nouvelles ou anciennes, des Françaises. Nul ne sait ce que réserve l'avenir à notre pays. De rudes épreuves, de sérieuses luttes nous attendent peut-être. Il faut préparer les femmes à ces luttes; il faut les armer contre ces épreuves, car ce seront les leurs comme les nôtres. Pour cela, un seul moyen: leur rendre le mot de Patrie aussi sacré que le mot de Dieu et de famille; leur mettre au cœur un profond amour de la France, et, pour la leur faire aimer, la leur faire connaître. Seulement, entendons-nous sur ce mot "connaître." On ne connaît pas une nation parce qu'on sait combien elle a soutenu de guerres, combien elle a signé de traités de paix, de commerce, d'industrie, ce n'est là que le squelette de l'histoire, et ce qu'il faut à nos élèves, c'est l'histoire en chair et en os!... Que la France devienne pour les jeunes filles, comme une personne réelle dont un témoin ému leur raconte, phase à phase, toute l'existence. Ce récit doit être à la fois très sommaire et très détaillé; très sommaire pour ce qui ne les touche pas, très détaillé pour ce qui les touche. Il y a dans l'histoire une foule

de choses, et de choses considérables, auxquelles les femmes restent forcément indifférentes et étrangères. Telles sont les opérations militaires, les combinaisons politiques, les organisations administratives, etc. Pour celles-là, bornez-vous aux lignes principales, aux grandes masses, aux vues d'ensemble. Mais quand vous arrivez à ce qui émeut les femmes, à ce qui, dans l'histoire, est l'âme humaine en action, c'est-à-dire les événements héroïques et pathétiques, les grands hommes, les caractères, l'existence intime, les mœurs, les coutumes, les goûts, les passions, oh ! alors, entrez résolument dans les détails qui seuls constituent la vie. Sans doute un tel enseignement est difficile, par cela même qu'il va à l'encontre de tous les livres de classe, précis, sommaires, etc. Heureusement nous ne manquons pas de jeunes professeurs qui ne demandent qu'à sortir de la routine, et ils ont devant eux des modèles qui peuvent leur servir de guides ; ce sont les trois historiens-poètes de notre histoire. Michelet, avec sa prodigieuse puissance d'évocation, Augustin Thierry, avec son art de résurrection, Lamartine, avec son génie de divination. Certes, rien qui ressemble moins à un érudit que Lamartine ; mais prenez les *Girondins*, et les deux premiers volumes de la *Restauration* : quel relief ! quelle couleur ! quelle analyse profonde des individus ! quel sentiment des masses ! Personne n'a peint d'une touche plus large, et d'un pinceau plus puissant, les grandes journées de la Révolution.

Voilà l'histoire telle qu'il la faut à nos élèves, voilà nos maîtres.

LA GÉOGRAPHIE.

Admirable science, et admirablement enseignée aujourd'hui ! Quand je pense à ce que dans ma jeunesse était pour nous la Terre ! Je ne dirai pas, comme dans la Bible, un tapis étendu sous les pieds de l'Eternel. Mais ce globe figuré sur une feuille de papier nous représentait quelque chose de plat et de mort. Aujourd'hui tout y est relief et vie. La terre nous apparaît, hérissée de montagnes, couronnée de glaciers, empanachée de forêts, enveloppée et parsemée d'océans, c'est presque un être. Pourtant j'ai un grief contre la géographie actuelle. Elle a l'humeur trop conquérante, elle s'annexe,

sous prétexte de voisinage, de cousinage, la géologie, la minéralogie, la statistique, la climatologie, etc., toutes sciences fort intéressantes sans doute, mais les élèves, les élèves ! Pensons à leur surcharge. On est tombé d'un excès dans l'autre. L'ancienne méthode, avec sa passion de nomenclature faisait de nos élèves géographes des officiers d'état-major : aujourd'hui on en fait des encyclopédistes. Cherchons la mesure.

LES LETTRES.

Pour les lettres, un mot suffit. Beaucoup moins d'histoire littéraire, et beaucoup plus de littérature. L'objet principal, j'oserais presque dire, l'objet unique de ce cours, devrait être de développer dans nos élèves le *goût*. Le *goût des choses*, et le *goût dans les choses*, c'est-à-dire une sympathie vive mais intelligente ; une sympathie qui choisit ; une sympathie qui soit un jugement. Qu'on le sache, une jeune fille qui sentirait et expliquerait bien les beautés d'une seule fable de La Fontaine serait plus forte en littérature, mériterait un rang plus élevé dans un examen, que celle qui énumérerait l'un après l'autre, sans en oublier un seul, le nom de tous nos poètes depuis Marot, y compris la date de leur naissance et celle de leur mort. Heureusement, nous avons pour les études littéraires un modèle excellent : Sainte-Beuve. Il a su allier, dans une mesure merveilleuse, la biographie et la critique, l'intérêt humain et l'intérêt artistique. Ajouterai-je qu'ici encore Lamartine peut nous venir en aide ? Son cours familier de littérature n'est certes pas ce qu'on apprécie tant aujourd'hui, un livre fortement documenté; mais le charme, la nouveauté des aperçus, éclatent à chaque page, et ça et là se rencontre un chef-d'œuvre. Je ne sais rien de plus délicieux que le chapitre sur l'archevêque de Cambrai, c'est le portrait de Fénelon fait par Fénélon lui-même.

LES MATHÉMATIQUES.

Pas de mathématiques du tout, du moins obligatoires. Que les jeunes filles qui en ont le goût et l'aptitude, trouvent dans nos lycées le moyen d'y satisfaire, rien de mieux. Mais soyez assuré que, sur dix élèves, il y en a huit pour qui l'algèbre... sera toujours de l'algèbre.

Viennent enfin les langues vivantes et les sciences naturelles.

Ici il ne s'agirait plus de supprimer ou de réduire, mais de compléter et d'accroître. Une partie du temps pris à l'étude de la grammaire, de l'arithmétique, des mathématiques, et à l'ensemble des programmes, serait, je crois, utilement employé par la création de deux cours nouveaux, et tout consacrés au développement du sentiment littéraire et de la pensée.

L'étude des langues vivantes est, dans les lycées, pour les nouvelles élèves comme pour les anciennes, d'une utilité incontestable, et d'une insuffisance absolue. C'est pour toutes un point de départ excellent, mais ce n'est qu'un point de départ. Elles y apprennent à traduire une page d'anglais ou d'allemand, à écrire une lettre, à échanger quelques mots de conversation.. ce qui leur servira beaucoup dans le courant de la vie ordinaire. Mais il y aurait une grande illusion à croire qu'elles arriveront, par ces études, à pénétrer le secret d'une langue et le génie des grands écrivains, à entrer en communication directe avec les chefs-d'œuvre, à lire un drame de Shakspeare ou de Gœthe dans le texte. Cette pleine possession d'un idiome étranger ne s'acquiert pas sans de très fortes études spéciales; ne demandons à nos élèves que d'apprendre avec leurs professeurs d'anglais ou d'allemand à faire des thèmes ou des versions. Est-ce assez? Non, car c'est rester sur le seuil du temple. Je voudrais les y faire entrer. Je voudrais qu'un autre enseignement, plus large et plus fécond, élevât leur intelligence, allât jusqu' à leur âme, et leur laissât une impression profonde et durable.

Pour cela, ne nous bornons pas aux quelques leçons de littérature ancienne éparses dans les programmes, non! Ce que je voudrais, c'est la création d'un cours complet, méthodique, et fait en français des principales littératures étrangères. Le professeur y mêlerait sans cesse l'interprétation et les citations traduites. L'étude de la langue proprement dite n'aurait aucune place dans ce cours, on n'y chercherait que l'appréciation intime de chacun de ces génies étrangers. Sophocle y entrerait comme Shakspeare, et Dante comme Homère. On pourrait même faire appel aux poésies populaires, et je ne doute pas que l'apparition successive de tant de

formes différentes de l'inspiration poétique ne frappât fortement l'imagination des jeunes filles et ne développât en elles un des moyens d'instruction les plus féconds : l'esprit de comparaison. Ces chefs-d'œuvre s'éclaireraient l'un l'autre par le contraste, et nos élèves comprendraient mieux le génie de la France, en voyant ce qui a été créé d'immortel dans l'art en dehors d'elle. Veut-on la preuve évidente de l'utilité et du charme des chefs-d'œuvre étrangers dans la traduction ? Qu'on aille à la Comédie-Française, et qu'on voie les succès éclatants d'*Œdipe*, d'*Hamlet*, d'*Antigone !*

De même pour les sciences. Elles règnent aujourd'hui trop souverainement dans le monde ; elles passionnent trop toutes les intelligences; elles renouvellent trop toutes les formes de l'activité humaine ; elles ouvrent trop d'horizons inconnus à l'imagination comme à la pensée ; elles font éclater autour de nous trop de merveilles qui ressemblent à des prodiges, pour que nos jeunes filles puissent y rester étrangères. Seulement, au lieu de les y faire pénétrer par la route aride et ardue des abstractions mathématiques, plaçons-les résolument en face de l'univers même. Qu'elles y voient Dieu et l'homme à l'œuvre ! Que la création leur apparaisse telle que le créateur l'a faite, et telle que la créature l'a transformée ou devinée. Certes, les lois célestes sont chose bien admirable, mais n'est-ce pas bien beau aussi de les avoir comprises et expliquées ? Rien sans doute de plus prodigieux que les forces de la nature en pleine expansion ou en plein déchaînement; mais n'est-ce pas bien extraordinaire aussi, de les voir domptées, utilisées, domestiquées ! Eh bien ! imaginons-nous un cours ayant pour sujet ce double spectacle. Un cours de sciences fait à la façon d'Arago, sans sciences. Figurons-nous une histoire vivante, biographique, familière, mise à la portée de tous, des grandes inventions et des grands inventeurs ! Et demandons-nous si de telles leçons n'initieraient pas pour toujours nos élèves au mouvement intellectuel le plus merveilleux de notre époque, et si elles ne leur graveraient pas au cœur une inoubliable image de la toute-puissance divine et de la grandeur humaine.

Je m'arrête, mon cher ami, j'en ai assez dit, peut-être trop, mais je me fie à vous pour démêler dans mes idées

ce qu'elles peuvent avoir d'applicable, et pour l'appliquer. Avec votre mélange de hardiesse et de prudence, d'esprit inventif et d'esprit pratique, vous saurez bien, si j'ai eu le bonheur de vous convaincre, créer pour de nouvelles élèves un enseignement nouveau.. qui ne soit pas inutile aux anciennes. Car enfin, et vous l'avez bien deviné, voilà le fond de ma pensée. Mon rêve de progrès vise ce qui est, autant que ce qui sera. Je voudrais que l'essai fait au Lycée Lamartine, en attirant les familles que vous n'avez pas encore, tentât celles que vous avez déjà, et pût même agir sur les programmes actuels. Osons le dire. On commence à demander de tous côtés ce que vous avez réclamé le premier avec tant de justesse et de force. J'ai entendu les membres du jury d'agrégation et du jury d'aptitude, les professeurs de Sèvres, les professeurs de Fénelon, les élèves, voire M. le Directeur général de l'Enseignement secondaire, eh bien! tous, tous en face de nos programmes n'ont qu'un mot, je dirai qu'un cri : De l'air! de l'air! J'ajoute, moi : et de la lumière! Si en effet nos élèves étouffent dans nos programmes, ce n'est pas seulement parce qu'elles s'y sentent trop serrées, trop foulées, c'est que l'atmosphères qu'elles y respirent est lourde, épaisse, brumeuse, cela manque d'oxygène et de soleil. Changeons donc d'altitude. La création de nos lycées a déjà élevé l'éducation des jeunes filles de bien des centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer; eh bien! montons encore, mais en restant dans les régions accessibles.

E. LEGOUVÉ.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE BLEUE

PARAISSANT LE SAMEDI.—Fondée en 1863.

Sommaire du No. 26.